

# Le naturalisme de la passion névrotique dans la fiction zolienne

Caroline DOUA-OULAÏ  
Université Paris-Sorbonne – Paris 4

## ABSTRACT

*Since the second half of the nineteenth century, the idealist novel, which had been in fashion during the first half of the century, is harshly criticized and abandoned by numerous writers. The important scientific questions which characterized the period fascinated many writers and, in particular, naturalist novelists. They were interested in the mystery of origins, of conception. They made it their mission to analyze the human subject and society in order to explain the laws that govern their workings.*

*Émile Zola denounced the negative effects of the idealist novel, which distracts from reality. He is therefore inspired by the scientific truths of his time in listing clinical data about his fictitious characters. Hereditary nervous disorders, including the symptoms of hysteria, are therefore attributed to many of his characters. As a remedy for these emotional states, Zola, under the influence of Charles Fourier, endorses the channeling of passions.*

## RÉSUMÉ

*Dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le roman idéaliste, en vogue dans la première moitié du siècle, est vivement critiqué et délaissé par de nombreux écrivains. La grande enquête scientifique qui caractérise alors l'époque fascine plusieurs hommes de lettres dont les romanciers naturalistes. Ceux-ci s'intéressent au mystère de l'origine, de la conception. Ils se donnent pour mission d'analyser l'homme et la société pour en expliquer les lois de fonctionnement.*

*Émile Zola dénonce les effets néfastes du roman idéaliste, qui détournent de la réalité. Il s'inspire alors des vérités scientifiques de son époque pour dresser la fiche clinique de ses personnages. Hérité nerveuse, névroses, hystérie et passions sont pour lui des sujets de prédilection. Les passions, symptômes d'hystérie, sont attribuées par l'auteur à plusieurs de ses personnages. Comme remède à leur mal névrotique, Zola, influencé par Charles Fourier, prône la canalisation des passions.*

Le roman idéaliste, en vogue dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, est, dans la seconde moitié du siècle, vivement critiqué et délaissé par de nombreux écrivains. À partir de 1850, en effet, plusieurs d'entre eux trouvent dans les sciences une méthode, des sujets et une matière, qui nourrit leur imaginaire. Le corps prend désormais une place prépondérante dans le roman contemporain. Il constitue un sujet d'analyse dans le champ d'investigation du romancier. L'être humain n'est plus seulement raison, volonté, il est aussi corps, bête humaine. Ces écrivains naturalistes ont recours à la physiologie, car elle participe de l'explication de l'homme. À l'époque, ils

s'intéressent à l'hérédité, aux dégénérescences, à certaines formes de névrose, de folie, dont l'hystérie. Il n'y a plus de sujet tabou, le but du romancier étant la vérité. "La vérité purifie tout comme le feu,"<sup>1</sup> affirme Émile Zola. Tout dire, donc, non pour chercher le scandale, mais pour expliquer, comprendre. Reproduire exactement la vie, conquérir la nature, travailler à la puissance de l'homme décuplée,<sup>2</sup> telle est la cause du naturalisme. L'étude de l'homme naturel soumis aux lois physico-chimiques et déterminé par les influences du milieu est désormais prise. Zola commence alors à se donner une culture scientifique en lisant des œuvres de vulgarisation.

Sa documentation se constitue essentiellement en trois grandes étapes. Au cours des années 1867-1868, il lit Charles Letourneau, Prosper Lucas et Jacques Joseph Moreau. En 1878, son attention se porte sur Claude Bernard.<sup>3</sup> Enfin en 1880, les lectures zoliennes sont concentrées sur les travaux des docteurs Jules Déjerine, Cesare Lombroso, Ulysse Trélat et Jean Martin Charcot. Plusieurs lectures ponctuelles, dont celle d'Hippolyte Taine, puis des docteurs Bénédic Morel et Ambroise Mordret, précèdent la première et la seconde étape de sa recherche.

Dans son ouvrage intitulé *Physiologie des passions*,<sup>4</sup> Letourneau met l'accent sur l'importance du système nerveux, car c'est par lui que l'être humain a conscience de certaines nécessités organiques et peut alors effectuer des actes réfléchis. Ces actes intellectuels relèvent donc des besoins cérébraux et leurs dynamismes dépendent du degré de perfection du système nerveux. Lorsque ce système est parfaitement sain, il fournit une véritable énergie aux actes intellectuels, ce qui n'est évidemment pas le cas quand le système est défaillant.

Zola, lecteur de Letourneau, note différents types de besoins, dont les besoins sensuels qui intéressent particulièrement notre article puisque celui-ci porte sur la passion. De cette lecture, l'auteur des *Rougon-Macquart* tire une théorie, celle du désir. Elle peut être formulée comme théorie de la perception du plaisir et de la douleur. Cette théorie atteste de la puissance des pulsions corporelles, de la dépendance de la volonté envers le désir, donc de l'inexistence du libre-arbitre. Zola note à ce sujet: "Les facultés cérébrales sont la volonté, nommée désir, quand elle est irraisonnée, inéluctable, et passion quand le désir est tenace et durable."<sup>5</sup> Située dans l'irraison, cette volonté est à un degré minimal, désir, et passion, lorsqu'elle atteint un degré maximal.

Pour les besoins de ses romans, Zola s'aide des dernières découvertes des sciences, dans le domaine de la physiologie. Dans son ouvrage intitulé *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle*,<sup>6</sup> Prosper Lucas, présente la notion d'hérédité comme une loi de création, de propagation et de vie. L'hérédité permet la transmission des caractères d'un être vivant à ses descendants, par l'intermédiaire d'une unité définie appelée "gène." Lucas aborde aussi la question de l'hérédité morbide dans le système nerveux, ce qui intéresse Zola, qui note: "De l'hérédité morbide dans le système nerveux en particulier – Toute maladie nerveuse est héréditaire."<sup>7</sup> En effet, un être vivant qui souffre d'une maladie nerveuse, transmet cette pathologie à certains de ses descendants, voire à plusieurs générations qui lui succèdent.

Pour mieux définir l'hérédité de ses personnages, Zola emprunte à Émile Deschanel la théorie des quatre *tempéraments*. Dans *Physiologie des écrivains et des artistes*,<sup>8</sup> Deschanel

<sup>1</sup> Cité dans Colette Becker et Véronique Lavielle, *Émile Zola, La Curée* (Roiny: Bréale, 1999) 21.

<sup>2</sup> Voir Émile Zola, *Le Roman expérimental* (Paris: Garnier Charpentier, 1881) 29.

<sup>3</sup> *Le Roman expérimental* de Zola empruntera largement à l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, de Claude Bernard.

<sup>4</sup> Voir Charles Letourneau, *Physiologie des passions* (Paris: Germain Baillière, 1868).

<sup>5</sup> Émile Zola, *Notes préparatoires aux Rougon-Macquart*, Ms NAF 10 345, f° 40.

<sup>6</sup> Voir Prosper Lucas, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle* (Paris: G-B Baillière, 1850).

<sup>7</sup> Émile Zola, *Notes préparatoires aux Rougon-Macquart*, Ms NAF 10 345, f° 105.

<sup>8</sup> Émile de Deschanel, *Physiologie des écrivains et des artistes* (Paris: Hachette, 1864).

appelle *tempérament* “l’état particulier de la constitution physique de chaque personne, causé par la proportion diverse des éléments qui entrent dans la composition de leur corps.”<sup>9</sup> Il répertorie quatre tempéraments principaux et attribue à chacun d’eux des caractéristiques bien définies. Ce sont respectivement le *tempérament nerveux* attribué aux personnes irritables et sensibles avec un esprit vif et brillant, le *tempérament sanguin* donné aux personnes pleines de vivacité et d’animation et dont le cerveau est très actif, le *tempérament bilieux* accordé aux individus opiniâtres et ambitieux qui supportent avec facilité les travaux longs et fatigants, et enfin le *tempérament lymphatique* concédé aux personnes dont le cerveau, comme tout le reste du système organique, est faible dans son action, et dont les manifestations des facultés sont de même nature.<sup>10</sup> On constate que Zola s’approprie cette théorie des tempéraments afin d’expliquer le comportement de ses personnages, notamment dans *Thérèse Raquin*.

Mais pour cet écrivain, l’essentiel demeure la méthode. Ce qu’il définit, c’est une attitude nouvelle: le romancier est un expérimentateur qui monte une expérience dont le résultat doit confirmer l’hypothèse qu’il a construite d’après ses observations. Pour Zola, le roman est “expérimental” puisqu’il est fondé sur la méthode. À l’image de son époque, l’écrivain est fasciné par le mystère de l’origine, de la conception. Bien vite, la fascination fait place à la passion qui le pousse à étudier et vérifier les hypothèses concernant l’hérédité, en particulier l’hérédité nerveuse. Il fait alors la part belle aux névroses, dont l’hystérie.<sup>11</sup> Selon le Docteur Levillain, “les névroses proprement dites sont des maladies entières, nettement caractérisées, à symptômes toujours les mêmes et à évolution déterminée.”<sup>12</sup> Parmi les plus importantes de ces névroses, il cite l’hystérie.<sup>13</sup>

Zola, qui explore dans ses romans le corps, ses instincts, ses pulsions irrésistibles, parle aussi de la passion, état affectif et intellectuel assez puissant pour dominer la vie mentale.<sup>14</sup> À travers le parcours romanesque de plusieurs de ses personnages, notamment Thérèse Raquin, Adélaïde Fouque, Marthe Mouret et Pascal Rougon, l’auteur examine la question de la passion névrotique. Cet article se propose d’examiner dans la fiction zolienne le rapport entre passion et hérédité nerveuse, dont l’hystérie, ainsi que la gestion négative ou positive de la passion névrotique.

## **L’hérédité nerveuse: la cause fondamentale de la prédisposition à l’hystérie**

Plusieurs auteurs tels que Charcot et Briquet reconnaissent que l’hystérie est une maladie héréditaire au premier chef.<sup>15</sup> Pour Charcot, l’hystérie est une névrose. Dans sa préface à la première édition du livre de Richer,<sup>16</sup> il parle d’ailleurs de “névrose hystérique.” L’hérédité, surtout l’hérédité nerveuse,<sup>17</sup> est la cause la plus ordinaire, la plus fréquente et la plus grave de

<sup>9</sup> Deschanel 81.

<sup>10</sup> Deschanel 82-83.

<sup>11</sup> Selon le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* (Paris: Slatkine, 1982) de Pierre Larousse, la névrose est le nom scientifique des maladies des nerfs.

<sup>12</sup> Fernand Levillain (Dr), *Hygiène des gens nerveux précédée de notions générales et élémentaires sur la structure, les fonctions et les maladies du système nerveux* (Paris: Alcan, 1891) 78.

<sup>13</sup> Levillain 79.

<sup>14</sup> Voir *Le Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, vol. 4 (Paris: Société du nouveau Littré, 1966).

<sup>15</sup> Arsène Touroude (Abbé), *L’Hystérie, sa nature, sa fréquence, ses causes, ses symptômes et ses effets* (Montligeon: La Chapelle-Montligeon, 1896) 25.

<sup>16</sup> Paul Richer, *Études cliniques sur la Grande Hystérie ou hystéro-épilepsie* (Paris: Delahaye et Lecrosnier, 1885).

<sup>17</sup> Touroude 11.

toutes les causes prédisposantes.<sup>18</sup> Zola tient compte de l'hérédité nerveuse dans la fiche clinique qu'il dresse de plusieurs de ses personnages et fait de cette hérédité la principale cause prédisposant à leur affection. C'est le cas pour les personnages de Thérèse Raquin, d'Adélaïde Fouque et de Marthe Mouret.

Fille d'un Français et d'une Algérienne, Thérèse est confiée par son père, officier français, à Mme Raquin, sa tante, après le veuvage de celle-ci. Physiologiquement pourvue d'un tempérament nerveux qu'elle tient de ses parents, Thérèse fait montre d'une fougue héréditaire qui se manifeste par moments en des "emportements terribles."<sup>19</sup> Venue d'Algérie, pays du soleil ardent, elle est constamment placée par Zola sous le signe du feu et de la lumière, qui sont des symboles de vie. Cette hérédité solaire et nerveuse met en évidence la persistance du sang, qui circule de génération en génération et favorise la transmission des traits physiques, intellectuels ou moraux. Thérèse, qui tient cette hérédité nerveuse de sa mère, est donc prédisposée à l'hystérie.

Évoquant sa protagoniste, Zola affirme: "Tous ses instincts de femme nerveuse éclatèrent avec une violence inouïe; le sang de sa mère, ce sang africain qui brûlait ses veines, se mit à couler, à battre furieusement dans son corps maigre, presque vierge encore" (548-549). Comme pour confirmer les propos de l'auteur, Thérèse déclare: "On m'a dit que ma mère était fille d'un chef de tribu, en Afrique; j'ai souvent songé à elle, j'ai compris que je lui appartenais par le sang et les instincts, j'aurais voulu ne la quitter jamais et traverser les sables, pendue à son dos" (549).

Unique héritière d'une famille déchue,<sup>20</sup> Adélaïde Fouque, dite tante Dide, est la fille d'un riche maraîcher du faubourg de Plassans. Orpheline de père et de mère, elle se marie, à dix-huit ans, avec Rougon, son garçon jardinier, et met ainsi fin à sa vie de solitude. Adélaïde, cependant, est détentrice d'une lourde hérédité. De son père mort fou, elle a hérité un cerveau fêlé. Aussi y a-t-il en elle un manque d'équilibre entre le sang et les nerfs, une sorte de détraquement du cerveau et du cœur:

En devenant femme, Adélaïde était restée la grande fille étrange qui passait à quinze ans pour une sauvage; non pas qu'elle fût folle, ainsi que le prétendaient les gens du faubourg, mais il y avait en elle un manque d'équilibre entre le sang et les nerfs, une sorte de détraquement du cerveau et du cœur, qui la faisait vivre en dehors de la vie ordinaire, autrement que tout le monde. Elle était certainement très naturelle, très logique avec elle-même; seulement sa logique devenait de la pure démence aux yeux des voisins. Elle semblait vouloir s'afficher, chercher méchamment à ce que tout, chez elle, allât de mal en pis, lorsqu'elle obéissait avec une grande naïveté aux seules poussées de son tempérament." (44)

D'hérédité nerveuse, Adélaïde est donc prédisposée à l'hystérie.

Les ressemblances morales et physiques de Marthe Mouret, fille de Pierre Rougon et de Félicité Puech, à sa grand-mère, Adélaïde Fouque, sont si fortes qu'on disait de Marthe enfant: "[C]'est tante Dide tout craché."<sup>21</sup> L'hérédité en retour suggère donc que sur le plan moral, Marthe

<sup>18</sup> Touroude 20, 23.

<sup>19</sup> Émile Zola, *Thérèse Raquin* [1867], in *Œuvres complètes*, vol. 1 (Paris: Cercle du Livre Précieux, 1966) 530. Les références ultérieures à ce roman seront indiquées par le numéro de page entre parenthèses.

<sup>20</sup> Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, in *Les Rougon-Macquart*, vol. 1 (Paris: Gallimard, coll. la Pléiade, 1960) 41. Les références ultérieures à ce roman seront indiquées par le numéro de page entre parenthèses.

<sup>21</sup> Émile Zola, *La Conquête de Plassans*, in *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, vol.1 (Paris: Gallimard, coll. la Pléiade, 1960) 970. Les références ultérieures à ce roman seront indiquées par le numéro de page entre parenthèses.

est, elle aussi, de nature nerveuse. C'est ainsi qu'à l'instar d'Adélaïde Fouque, elle n'a pas la tête bien forte. Comme l'indique en effet Prosper Lucas, "toute maladie nerveuse est héréditaire."<sup>22</sup> Ce mal nerveux qui est l'hystérie n'est alors qu'à l'état latent. Marthe, dès sa naissance, a cette prédisposition névropathique. La maladie nerveuse "sommeille" pour l'heure en elle.

Au contact des circonstances difficiles de la vie, la prédisposition névropathique chez ces personnages se solde en une névrose qui, au fil de son évolution, se mue en une hystérie. En effet, il existe dans le champ des maladies nerveuses trois différents paliers qui sont respectivement occupés par les gens nerveux, les névropathes (c'est à dire des individus qui sont prédisposés à la névrose<sup>23</sup> et souffrent d'une névropathie générale), et enfin les névropathes atteints d'une névropathie déterminée.

Au fil de l'évolution de la maladie nerveuse, les personnages ici étudiés (Thérèse, Adélaïde et Marthe) passent tous par ces différents paliers et donnent à voir diverses manifestations de la passion, symptôme de l'hystérie.

### **La manifestation de l'hystérie: la passion**

Le mariage de Thérèse avec son cousin Camille, un mariage arrangé, pratiquement forcé par Mme Raquin, est un obstacle à l'épanouissement de Thérèse. Camille et elle, en effet, "[...] savaient depuis longtemps qu'ils devaient s'épouser un jour. Ils avaient grandi dans cette pensée qui leur était devenue ainsi familière et naturelle. On parlait de cette union, dans la famille, comme d'une chose nécessaire, fatale" (531). Or l'incompatibilité radicale qui existe entre le tempérament nerveux de Thérèse et le tempérament lymphatique de Camille va nuire à leur mariage.

Thérèse s'oppose en effet à Camille, qui est un éternel souffreteux. Alors que le jeune homme est un être anémié, souffrant d'une faiblesse du cerveau et du système musculaire (ce sont là les caractéristiques propres au tempérament lymphatique),<sup>24</sup> Thérèse possède une santé de fer et éclate de vie et de force. Pourtant il n'est pas certain que son ardeur trouve un exutoire dans la sexualité et que ce mariage soit consommé puisque le narrateur semble suggérer qu'en épousant Camille, Thérèse ne fait que changer de chambre. Le soir du mariage,

[...] Thérèse, au lieu d'entrer dans sa chambre, qui était à gauche de l'escalier, entra dans celle de son cousin, qui était à droite. Ce fut tout le changement qu'il y eut dans sa vie, ce jour-là. Et, le lendemain, lorsque les jeunes époux descendirent, Camille avait encore sa langueur malade, sa sainte tranquillité d'égoïste. (532)

Les attentes de cette femme voluptueuse ne sont pas satisfaites et, tragiquement, la vie résignée qu'elle mène chez les Raquin l'empêche d'exprimer sa douleur. Thérèse, qui aide sa tante dans sa mercerie du passage du Pont-Neuf, étouffe dans la boutique. Elle est écœurée par l'atmosphère dans cet endroit plutôt petit, humide et obscur, avec trois chambres à l'étage, où les Raquin vivent depuis leur installation à Paris. Dévorée par l'ennui, Thérèse demeure cloîtrée dans la boutique, affaissée et immobile pendant des heures. Cette vie d'inactivité la peine et, le jour même de leur installation au passage du Pont-Neuf dont elle n'apprécie pas le cadre, Thérèse a "la gorge pleine de sanglots" (534). Quoi de plus frustrant, de plus contrariant pour une nature nerveuse, débordante

<sup>22</sup> Émile Zola, *Notes préparatoires aux Rougon-Macquart*, Ms NAF 10 345, f° 105.

<sup>23</sup> *Le Grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (Paris: Dictionnaire Robert, 1985).

<sup>24</sup> Émile de Deschanel, *Physiologie des écrivains et des artistes* (Paris: Hachette, 1864) 83.

de vie et d'ardeur, appelée à l'assouvissement des désirs charnels, que de passer une nuit de noces blanche?

L'attitude de Thérèse et l'expression de son visage au lendemain des noces suggèrent cette contrariété: "Thérèse gardait toujours son indifférence douce, son visage contenu, effrayant de calme"(532). Et si, à la suite de toutes ces maladies auxquelles il a survécu, Camille était désormais impuissant? Telle pourrait être la question qui hante Thérèse au lendemain de cette première nuit avec son mari. Une réponse affirmative condamnerait alors cette jeune femme que l'hérédité solaire et nerveuse voue aux passions violentes, à vivre, contre son gré, l'effroyable situation d'un mariage blanc.

Plus peut-être que l'impuissance de Camille, c'est l'insatisfaction sexuelle de Thérèse que semblerait suggérer le narrateur en mettant l'accent sur la faiblesse constitutionnelle de cet époux lymphatique. La situation de clausturation dans la boutique du passage du Pont-Neuf et la vie de frustration liée à l'anomalie de la sexualité conjugale que vit Thérèse, justifient son chagrin. De fait, se vérifie en elle l'importance d'un besoin physiologique relevé par Charles Letourneau et défini par lui en ces termes: "[L]a tendance organique sentie [...] se formule cérébralement chez l'homme en impulsions irrésistibles, en désirs."<sup>25</sup> En tant qu'être humain, Thérèse a des besoins qui, de façon irrépressible, doivent être satisfaits.

Le désir charnel et l'hérédité nerveuse vouent notamment Thérèse aux passions violentes. Obéissant aux nerfs et au sang de ses parents, et de sa mère en particulier, elle sent brûler en elle toute une énergie, toute une passion qui a naturellement besoin d'être "libérée." Physiologiquement incapable d'aider son épouse à satisfaire tous les désirs qui la torturent, Camille reste impuissant face à cette énergie passionnelle qui se meut en elle. Thérèse réprime alors sa passion, feignant d'être heureuse. Les tensions s'accumulent pourtant en elle et ses silences deviennent de plus en plus lourds, au risque d'une explosion de ses pulsions charnelles.

Épuisée par cette vie résignée, ne pouvant réprimer plus longtemps la force violente de ses instincts, Thérèse trouve en l'adultère la solution à son tourment. Dès qu'elle fait la connaissance de Laurent par le biais de son époux, elle est fort troublée par ce "mâle" grand, fort et vigoureux, et son trouble croissant débouche sur une passion violente. Avec Laurent, elle se révèle une amoureuse ardente et passionnée, au grand étonnement de son amant, qui n'a jamais connu une telle fougue chez une maîtresse (548). Thérèse a en effet besoin de dépenser toute cette énergie passionnelle restée longtemps endormie en elle:

Au premier baiser, elle se révéla courtisane. Son corps inassouvi se jeta éperdument dans la volupté. Elle s'éveillait comme d'un songe, elle naissait à la passion. Elle passait des bras débiles de Camille dans les bras vigoureux de Laurent, et cette approche d'un homme puissant lui donnait une brusque secousse qui la tirait du sommeil de la chair [...] Elle s'étalait, elle s'offrait avec une impudeur souveraine. Et, de la tête aux pieds, de longs frissons l'agitaient. (548)

Peu soucieuse d'être surprise (550) elle semble complètement transformée par cette liaison. La passion la fait sortir d'elle-même et obéir à une force instinctive qui la domine et la dépasse. Dans sa préface à la deuxième édition du roman, Zola déclare:

Dans *Thérèse Raquin*, j'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères. [...] J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et leur

---

<sup>25</sup> Émile Zola, *Notes préparatoires aux Rougon-Macquart*, Ms NAF 10 345, f° 36.

sang, dépourvus de libre arbitre, entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines, rien de plus.<sup>26</sup>

Sous l'effet de la passion, la jeune femme se dédouble en Thérèse, l'être humain, et Thérèse, la bête humaine. En parlant, quant à lui, de "brute humaine," Zola identifie Thérèse à une bête féroce qui, plutôt que d'obéir à la raison, cède à des instincts farouches et sauvages qui la jettent dans les âpretés de la passion.

Se voit ici vérifiée la théorie du désir, voire de la passion, de Charles Letourneau, qui met en avant la dépendance de la volonté au désir et de l'inexistence du libre-arbitre. La volonté de Thérèse étant soumise au désir, la jeune femme ne peut que s'adonner aux plaisirs sexuels au détriment de sa vie conjugale. Son adultère, qui apparaît comme la conséquence de son "tempérament" de brute humaine est une source d'équilibre qui permet d'apaiser les besoins de la "chair."

Lorsque Thérèse se trouve brutalement séparée de son amant, un état de manque physiologique s'installe en elle. L'impossibilité de se rencontrer clandestinement fait germer dans l'esprit des amants l'idée de tuer Camille. Pour retrouver la "béatitude" perdue, ils mettent à exécution leur projet meurtrier: l'époux de Thérèse meurt par noyade. Pourtant, loin d'apporter à la jeune femme la "bonne et douce vie" (558) qu'elle escompte, cet assassinat instaure un malaise entre son amant et elle, et opère en elle un déséquilibre. Des lectures exagérément sentimentales commencent et la font tomber, après son crime, dans une sorte de "rêverie vague." C'est ainsi que, de la prédisposition, Thérèse sombre dans la maladie nerveuse et souffre désormais d'hystérie.

Sous le poids de la maladie nerveuse, Thérèse devient mauvaise. Elle fait en particulier montre d'ingratitude envers Mme Raquin, qui l'a pourtant recueillie de l'enfance jusqu'à l'âge adulte et lui a offert le gîte et le couvert durant toute cette période de sa vie. Aussi, lorsque cette mère apprend que Thérèse a tué son fils, sa douleur est telle qu'elle ne peut pardonner. Le repentir de sa nièce lui est un véritable supplice:

La paralytique devinait l'égoïsme caché sous ces effusions de douleur. Elle souffrait horriblement de ces longs monologues qu'elle était forcée de subir à chaque instant, et qui toujours remettaient devant elle l'assassinat de Camille. Elle ne pouvait pardonner, elle s'enfermait dans une pensée implacable de vengeance que son impuissance rendait aiguë, et toute la journée, il lui fallait entendre des demandes de pardon, des prières humbles et lâches." (646)

Thérèse Raquin, qui commet un meurtre sous l'effet de sa passion amoureuse, connaît une longue déchéance aboutissant à la dépression. En effet, après un repentir infructueux auprès de sa tante, elle déprime et s'en prend à son époux Laurent qu'elle accuse du meurtre de Camille. Querelles et coups s'ensuivent et la vie du couple devient infernale:

Ce n'était plus seulement la nuit qu'ils souffraient de leur intimité; leurs journées entières se passaient au milieu d'anxiétés, de crises déchirantes. Tout leur devenait effroi et souffrance. Ils vivaient dans un enfer, se meurtrissant, rendant amer et cruel ce qu'ils faisaient et ce qu'ils disaient... (654).

<sup>26</sup> Voir Émile Zola, Préface à *Thérèse Raquin*, in *Œuvres complètes*, vol. 1 (Paris: Cercle du Livre Précieux, 1966) 519.

L'intimité du couple étant mise à mal, Thérèse prend des amants pour assouvir sa volupté. C'est ainsi qu'après avoir été infidèle à Camille, elle en vient à tromper Laurent, son second époux: "L'infidélité de sa femme le laissait parfaitement froid; il n'éprouvait aucune révolte de sang et de nerfs à la pensée qu'elle se trouvait entre les bras d'un autre homme" (663). Débauche et dépression accentuent le détraquement qui atteint alors son paroxysme chez Thérèse. Face à l'aspect inéluctable de son drame, Thérèse éprouve un immense besoin de néant et, de connivence avec son mari, boit un verre de poison. Celle qui a échappé à la justice humaine, meurt victime de cette justice défaillante: "Thérèse prit le verre, le vida à moitié et le tendit à Laurent qui l'acheva d'un trait. Ce fut un éclair. Ils tombèrent l'un sur l'autre, foudroyés, trouvant enfin une consolation dans la mort" (668).

Considérons à présent le cas d'Adélaïde Fouque. On apprend que dès le berceau, celle-ci a le corps détraqué par des névroses (297). Ce manque d'équilibre entre le sang et les nerfs, qui est évident au long de ses trois maternités, la soumet à des crises nerveuses qui la jettent dans "des convulsions terribles" (44). Elle voit alors la maladie nerveuse s'enraciner en elle.

Sous le poids de l'hystérie, Adélaïde connaît un déséquilibre sentimental qui lui fait vivre des amours étranges et extraordinaires. Elle devient ainsi une amoureuse ardente et détraquée avant même la fin du deuil de son époux. Les besoins cuisants de sa nature sensuelle la poussent à se jeter dans les bras de Macquart, qu'elle aime alors d'un amour de louve. Entre elle et son amant se noue une relation passionnelle si violente qu'Adélaïde, dans sa jeunesse, en oublie son rôle de mère. Comme une bête qui cède à ses instincts, elle se plie aux exigences de sa chair et ne reste chez elle avec ses enfants qu'en l'absence de son amant. Mais dès que Macquart réapparaît, elle abandonne sans remords sa progéniture pour le rejoindre et assouvir alors ses bas instincts. Sa passion amoureuse est tellement forte que, même battue par "l'être aimé," elle lui revient toujours et poursuit sa relation avec lui:

À plusieurs reprises, elle reparut, la face meurtrie, les cheveux arrachés. D'ailleurs, pas le moindre accablement de souffrance ni même de tristesse, pas le moindre souci de cacher ses meurtrissures. Sans doute, elle se laissait assommer sans souffler mot. Pendant plus de quinze ans, cette existence dura. (45)

Même après la mort de son amant, tante Dide demeure animée par le besoin d'aimer; et reste passionnée jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingt-trois ans. Sans cesse en proie à des besoins brûlants d'amour, dévorée par ses désirs qui modifient son organisme, elle subit terriblement le vide laissé par Macquart.

Contrairement à Adélaïde, Marthe Mouret a une prédisposition naturelle pour la religion. Sous l'influence de l'abbé Faujas, qui réside chez les Mouret, elle deviendra bien vite dévote. Or cet attachement sincère à la religion et ses pratiques, qui fait oublier à Marthe toute autre occupation, n'est pour Zola qu'un cas de détraquement: "[...] du moment qu'elle est dévote elle peut se détraquer à son aise."<sup>27</sup> Cette dévotion exagérée dégénère en une passion religieuse qui excite et aiguise la sensibilité nerveuse de Marthe, et finit par provoquer en elle des désordres mentaux. Elle devient alors une "irrégulière de l'hystérie,"<sup>28</sup> irrégulière dans la mesure où les signes cliniques de l'hystérie se vérifient partiellement et non totalement chez elle.

<sup>27</sup> Émile Zola, Ébauche de *La Conquête de Plassans*, Ms NAF 10279-10280.

<sup>28</sup> Voir Caroline Doua-Oulaï, "La représentation de la névrose dans *Les Rougon-Macquart* et *Lourdes* d'Émile Zola" (en particulier le chapitre sur "Les irrégulières de l'hystérie"), thèse soutenue le 13 octobre 2012 à l'Université de Paris-Sorbonne – Paris 4, sous la direction de Jacques Noiray.

Marthe vit une passion à la fois religieuse et amoureuse qui est un véritable supplice et qui l'enferme dans une dévotion singulière la poussant à l'oubli de son entourage et d'elle-même. Son amour pour l'Église et pour les exercices religieux lui fait passer ses journées entières dans les chapelles et, quand l'église se vide de ses fidèles, elle demeure immobile dans sa position de prière, dont elle sort alors comme d'un sommeil extatique, la face souffrante. La dévote rêve de mettre une fortune dans l'acquisition d'une chapelle tout entière afin de "recevoir Dieu chez elle, pour elle seule" (1068). À Saint-Saturnin où elle est assidue au point d'y vivre, "elle remplit ses devoirs religieux avec une grande ferveur" (1064-1065). Son adoration continue de Dieu fait naître en elle non seulement l'ardent désir de s'enfermer, mais aussi celui de s'anéantir dans la contemplation de Dieu. Marthe pousse sa dévotion à l'extrême:

[...] dans quelque coin noir, elle avait des actes de foi qui l'écrasaient sur les dalles; elle n'était plus agenouillée, elle glissait, presque assise à terre, balbutiant des paroles ardentes; et, quand les paroles se mouraient, elle continuait sa prière par un élan de tout son être, par un appel à ce baiser divin qui passait sur ses cheveux, sans se poser jamais. (1065-1066)

Marthe Mouret est désormais esclave de son objet de passion qui est la religion. L'abbé Faujas, alors inquiet, lui fait des reproches. Après un temps de répit pendant lequel elle suit les instructions de son guide spirituel, la dévote retombe cependant à sa passion avec plus d'ardeur. Ainsi,

[...] malgré elle, comme une femme qui retourne à la tendresse défendue, lorsque arrivait le vendredi, elle se glissait humblement dans la chapelle Saint-Michel, venait appuyer son front brûlant contre le bois du confessionnal. Elle ne parlait pas, elle restait là, écrasée; tandis que l'abbé Faujas, irrité, la traitait brutalement en fille indigne. Il la renvoyait. (1075)

Malgré elle, Marthe retourne au "fruit défendu," à sa passion religieuse. Ses attentes ayant trait à la religion demeurant vaines, elle finit par être amèrement déçue. Au bout de ses requêtes, elle ne retrouve que le vide de sa passion: "Elle demeura là deux heures, dans l'église déserte, épuisant les prières, attendant l'extase, se torturant à chercher le soulagement. Des humilités l'aplatissaient sur les dalles [...] son être, tendu follement, se brisait à ne saisir, à ne baiser que le vide de sa passion" (1171). Ne pouvant plus rien attendre du Ciel, Marthe se rabat sur le ministre de Dieu, avec l'espoir d'être soulagée par lui. Ainsi, sa passion religieuse l'entraîne-t-elle vers une passion amoureuse.

Elle aime l'abbé Faujas depuis le jour de son arrivée chez les Mouret et se dit prête à tout pour lui: "Elle aurait mendié dans les rues, s'il lui en avait donné l'ordre" (1105). Quand le docteur Porquier lui recommande de faire des promenades dans les villages voisins pour améliorer sa santé, Marthe ne consent que dans l'espoir d'être accompagnée par l'abbé: "Son rêve caressé était d'emmener avec elle l'abbé Faujas; elle n'avait même consenti à suivre l'ordonnance du docteur que dans cet espoir; mais l'abbé, sans refuser nettement, se prétendait toujours trop occupé" (1098). Dévorée par sa passion amoureuse et torturée par le long silence de cet homme et son attitude de rejet à son égard, Marthe finit par avouer son amour à l'abbé:

– Écoutez, Ovide, murmura-t-elle, je vous aime, et vous le savez, n'est-ce pas? Je vous ai aimé, Ovide, le jour où vous êtes entré ici... Je ne vous le disais pas. [...] Mais je sentais bien que vous devinez mon cœur. J'étais satisfaite, j'espérais que nous pourrions être heureux un jour, dans une union toute divine... Alors, c'est pour

vous que j'ai vidé la maison. [...] Maintenant que me voilà malade, abandonnée, le cœur meurtri, la tête vide, il est impossible que vous me repoussiez... Nous n'avons rien dit tout haut, c'est vrai. Mais mon amour parlait et votre silence répondait. [...] Je vous aime, Ovide, je vous aime, et j'en meurs. (1176)

Cette femme aux désirs charnels inassouvis supplie en vain l'être aimé. Elle est cependant éconduite par l'abbé Faujas qui ne partage pas son amour et le lui fait savoir sévèrement: "Si j'échoue, ce sera vous, femme, qui m'aurez ôté de ma force par votre seul désir. Retirez-vous, allez-vous-en, vous êtes Satan! Je vous battraï pour faire sortir le mauvais ange de votre corps" (1176). Furieuse et révoltée, Marthe tient alors l'abbé pour responsable de ses désirs trompés et l'accuse de lâche trahison.

Sous l'effet de l'hystérie et aveuglée par sa passion amoureuse, Marthe néglige les membres de sa famille et finit par les oublier. Pour rester seule chez elle et vivre avec l'abbé Faujas, elle se désintéresse de ses enfants, puis de son mari et facilite leur départ de la maison, faisant ainsi preuve d'égoïsme. Octave, Serge et Désirée partent les uns après les autres de la maison familiale alors qu'ils pourraient rester encore pour un temps chez leurs parents. Octave part à Marseille, Serge, lui, rentre au séminaire et Désirée va chez sa nourrice. Puis Marthe laisse accuser son époux de sévices sur sa personne, et va jusqu'à permettre l'internement de celui-ci aux Tuileries, un asile pour fous, alors même que cet homme n'est pas fou, même s'il finit par le devenir vraiment.

À ce stade de notre analyse, force est de constater que les personnages étudiés ne parviennent pas à gérer positivement leurs passions et qu'ils sont entièrement dominés par leurs désirs: Thérèse commet un adultère et assassine son époux pour être avec son amant, tombant plus tard dans un comportement volage avant de se suicider; Adélaïde écourte son veuvage, oublie d'être mère, et maintient une relation amoureuse chargée de violence; Marthe renonce à tout pour se faire aimer d'un prêtre, oubliant les siens et condamnant son époux à la folie. Au vu de ces comportements, on peut se demander si toutes les passions sont nécessairement mauvaises. Nous considérerons à présent la passion du docteur Pascal Rougon.

### **Pascal Rougon: pour une gestion positive de la passion**

Fils de Pierre Rougon et de Félicité Puech, Pascal est le cadet de la famille Rougon. Après d'excellentes études, il devient médecin. À force de travailler, cependant, Pascal sombre dans un état d'épuisement nerveux. Le mal agissant, il ressent à la fois une douleur physique et morale. Douleur physique, dans la mesure où il souffre d'une crise d'angine de poitrine, une maladie de cœur supposant une forme de dégénérescence organique qui est la sclérose. Douleur morale, car Pascal, inquiet, se demande sans cesse quelle est l'origine de son mal: "À la continuelle question qu'il se posait sur son cas héréditaire, les dossiers étaient là qui répondaient par toutes les combinaisons possibles."<sup>29</sup>

Désireux de poursuivre une recherche sur son hérité, Pascal fouille ses notes et relit ses livres. Dans cette investigation qu'il mène, il penche plus pour la lésion nerveuse originelle, ce qui suscite alors en lui un sentiment de frayeur. En effet, face à sa lourde et effrayante hérédité, Pascal a peur de devenir fou et cherche à se rassurer: "Un fou! qui est-ce qui a dit un fou? Ils le disent tous, un fou, un fou, un fou!" (1034). Ainsi, tous ces cas d'hérédité, ces fantômes évoqués

---

<sup>29</sup> Émile Zola, *Le Docteur Pascal*, in *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, vol. 5 (Paris: Gallimard, coll. la Pléiade, 1967) 1033-1034. Toutes les références ultérieures renvoient à cette édition et le numéro de page sera indiqué entre parenthèses.

par le docteur Pascal lors de son questionnement, démontrent de façon unanime que le mal du docteur vient de l'aïeule Fouque, cette "mère à tous" qui est morte folle. Hérité nerveuse donc que celle de Pascal Rougon. L'angine de poitrine qui le frappe et la sclérose qu'elle implique apparaissent désormais au médecin comme la marque de l'hérité sur son corps, "[...] le legs inévitable de sa terrible ascendance" (1164).

Au cours du roman, le médecin a par moment des symptômes qui s'apparentent à la névrose:

Pascal, à présent, lorsqu'il se levait, le matin, se sentait anéanti de fatigue, plus appesanti et plus las qu'il n'était la veille, en se couchant. C'était ainsi une continuelle détresse de tout son être, [...] ne pouvant faire un mouvement, sans qu'il y eût au bout l'angoisse d'une souffrance. (1029)

Parmi les doutes et les angoisses qui l'assaillent figurent notamment le poids de l'œuvre à terminer, la crainte de la vieillesse qui approche et celle de la névrose. Ces doutes et ces angoisses de Pascal sont aussi ceux de son créateur, Zola, qui projette en son personnage la crise née de son propre découragement qu'il traverse à la fin des années 1880. L'on parle alors des inquiétudes zoliennes.<sup>30</sup>

Il y a chez Zola une sorte d'angoisse, une peur qui provoque en lui des difficultés à créer et une insatisfaction vis-à-vis de l'œuvre enfantée. Cette peur se manifeste sous diverses formes, notamment l'angoisse de la page blanche.<sup>31</sup> Elle suscite chez l'écrivain des doutes qui le tenaillent et le tourmentent, et ébranlent sa confiance en lui dans plusieurs affaires de la vie, les plus importantes comme les plus petites.<sup>32</sup>

Pourtant, malgré son hérité qui l'y prédispose, Pascal ne souffre pas de névrose. Son acharnement au travail et son amour passionnel pour Clotilde ont sur lui un effet bienfaisant qui le guérit de tous les symptômes s'apparentant à cette affection nerveuse.

Passionné par la science, le docteur Pascal s'intéresse à la physiologie en général et se consacre en particulier à l'étude de l'hérité. Depuis trente ans, c'est, chez lui, un travail acharné de toutes les heures ayant pour champ d'observation et d'expérimentation l'histoire naturelle et sociale de sa propre famille: les Rougon-Macquart. Il voit alors les maux et les tares des siens, les étale, les fouille, les catalogue et constitue des dossiers pour chaque cas. À la suite de son observation et par ses expériences, le savant tente d'établir une théorie générale de l'hérité. Positiviste, Pascal est ainsi un médecin adepte de la méthode expérimentale, à l'instar de Zola qui adapte la théorie bernardienne de l'expérimentation à sa conception du roman.<sup>33</sup>

Dans son étude sur l'hérité, Pascal met un accent particulier sur l'hérité nerveuse et s'intéresse à des maladies telles que la névrose et l'hystérie. À travers l'étude de sa famille, il entend considérer les êtres humains en général, prenant pour point de départ des tares familiales afin de connaître les maux qui ruinent l'existence: "[...] il aurait désiré [...] tirer de l'histoire naturelle et sociale de sa famille une vaste synthèse, un résumé, à larges traits, de l'humanité entière" (1141). L'étude qu'il fait de l'hérité nerveuse vise à enrichir sa connaissance et à lui

<sup>30</sup> Au sujet des "inquiétudes zoliennes," voir la thèse de Caroline Oulaï, "La représentation de la névrose dans *Les Rougon-Macquart* et *Lourdes* d'Émile Zola" (Première partie ayant pour titre, "Sa vie").

<sup>31</sup> Colette Becker, Gina Gourdin-Servenière, Véronique Lavielle, *Dictionnaire d'Émile Zola* (Paris: Robert Laffont, 1993) 272.

<sup>32</sup> Édouard Toulouse, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie* (Paris: Société d'Éditions Scientifiques, 1896) 251.

<sup>33</sup> Voir Claude Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale* (Paris: Garnier-Flammarion, 1966).

donner les outils nécessaires pour guérir et régénérer l'humanité, son but étant de trouver un remède universel. Il y a là pour Pascal un sujet de méditations sans fin (946) et son amour pour la science devient à la longue une passion. Aussi, travaille-t-il dans l'acharnement et la régularité:

C'était, d'ailleurs, une de ses théories, que l'absolu repos ne valait rien, qu'on ne devait jamais le prescrire, même aux surmenés. [...] Lui, toujours, avait expérimenté que le travail était le meilleur régulateur de son existence. Même les matins de santé mauvaise, il se mettait au travail, il y retrouvait son aplomb. Jamais il ne se portait mieux que lorsqu'il accomplissait sa tâche, méthodiquement tracée à l'avance, tant de pages chaque matin, aux mêmes heures; et il comparait cette tâche à un balancier qui le tenait debout, au milieu des misères quotidiennes, des faiblesses et des faux pas. (1140-1141).

À lire ces lignes, l'on croirait certes entendre Émile Zola nous parler de lui-même. Pascal se fait le porte-parole de cet écrivain qui rejette l'absolu repos, accorde toute son importance à la tâche accomplie quotidiennement et méthodiquement, valorise le travail, source de consolation pour lui et le considère comme le meilleur régulateur de son existence. On rappellera à ce propos cette description de la journée de travail de l'écrivain que livre Guy de Maupassant dans son article "M. Émile Zola," paru dans la *Revue politique et littéraire* du 10 mars 1883: "Levê tôt, il n'interrompt sa besogne que vers une heure et demie de l'après-midi, pour déjeuner. Il se rassied à sa table vers trois heures jusqu'à huit, et souvent même il se remet à l'œuvre dans la soirée."

Au-delà d'une méthode de travail commune, Pascal et Zola partagent bien sûr aussi un même sujet d'étude, la théorie de l'hérédité qui informe les travaux du médecin étant la clé de voûte de la fresque romanesque zolienne. Pour l'écrivain comme pour le médecin, son double, la famille des Rougon-Macquart sert ainsi de champ d'observation et d'expérimentation.

Outre sa passion pour le travail, Pascal vit un amour passionnel pour Clotilde. Ayant passé vingt ans de sa vie, jour pour jour, au côté de Clotilde, Pascal tombe éperdument amoureux de sa nièce. C'est alors un véritable coup de passion chez cet homme, dont la virilité longtemps mise à l'écart par une vie solitaire, s'affirme fougueusement. Clotilde, qui partage l'amour de son oncle, se donne à lui:

– Ce ne fut pas une chute, la vie glorieuse les soulevait, ils s'appartinrent au milieu d'une allégresse. [...] Et il n'y avait plus ni peur ni souffrances, ni scrupules: ils étaient libres, elle se donnait en le sachant, en le voulant, et il acceptait le don souverain de son corps, ainsi qu'un bien inestimable que la force de son amour avait gagné. Le lieu, le temps, les âges avaient disparu. Il ne restait que l'immortelle nature, la passion qui possède et qui crée, le bonheur qui veut être. [...] Alors, ce fut la possession heureuse, l'idylle heureuse. Clotilde était le renouveau qui arrivait à Pascal sur le tard, au déclin de l'âge. [...] Il renaissait... (1061-1064)

Pascal a alors soixante ans et Clotilde vingt-cinq. Il accepte "le royal festin" de la jeunesse de sa nièce. Tous deux ont désormais une liaison amoureuse épanouie dans la mesure où il s'agit d'un amour consensuel, mutuellement partagé. De ce fait, lorsqu'un obstacle vient à les séparer, ils souffrent énormément de l'éloignement et sont impatients de se retrouver de laisser libre court à leurs élans passionnels. Le départ momentané de Clotilde de la maison bouleverse profondément Pascal pour qui la vie sans Clotilde est désormais insipide. Sa séparation d'avec l'être aimé, le dépossède de son objet de passion, ce dont il en souffre terriblement. Pascal passe alors "[...]

des nuits d'insomnie ardente, pendant lesquelles il mordait ses draps, pour ne pas crier le nom de Clotilde" (1160).

La correspondance précédemment discutée entre l'auteur et son double, Pascal Rougon, se poursuit donc au niveau sentimental, Zola nourrissant son personnage de sa propre vie amoureuse. On sait en effet que la dédicace de l'exemplaire du *Docteur Pascal* destiné à Jeanne Rozerot, sa maîtresse, identifie celle-ci à Clotilde: "À ma bien-aimée Jeanne, à ma Clotilde, qui m'a donné le royal festin de sa jeunesse et qui m'a rendu mes trente ans..." *Le Docteur Pascal* transpose ainsi les amours de Zola et de Jeanne Rozerot.<sup>34</sup> Lorsque commence leur idylle, il y a entre Pascal et Clotilde une différence d'âge de trente-cinq ans. Cet écart d'âge se vérifie également dans la relation amoureuse de l'auteur avec Jeanne Rozerot puisqu'au début de leur liaison Zola a quarante-huit ans et Jeanne vingt-et-un. De même que l'union de Pascal et Clotilde ne reste pas stérile — il en naît "l'enfant inconnu" — la liaison de Zola et Jeanne donne lieu à la naissance de deux enfants: Denise et Jacques.

Une autre similitude entre l'auteur et le personnage de Pascal Rougon concerne le changement du rythme de travail des deux hommes. Après le départ de Clotilde, Pascal cesse de travailler de façon assidue, se laissant aller à la nostalgie. Un même changement de rythme se constate également dans la vie de l'auteur. En effet, Zola qui travaille durant la matinée, l'après-midi puis la soirée et qui suit rigoureusement cet emploi du temps, se voit dans l'obligation de modifier son rythme de travail du fait de sa liaison extra-conjugale. Cette réalité est plus accentuée lorsque naissent ses enfants: "Cet emploi du temps fut forcément modifié lorsqu'il eut une liaison avec Jeanne Rozerot. Quand il eut obtenu de son épouse qu'elle la tolérât, il se rendit chaque jour auprès de la jeune femme et de ses enfants."<sup>35</sup>

### **La canalisation des passions: remède zolien à la névrose**

Pour contrecarrer l'affection nerveuse et ses inconvénients sur le sujet malade et son entourage, Émile Zola propose un remède qui passe par la canalisation des passions, s'inspirant en cela de la pensée fouriériste: "Fourier part de la constatation que le principe organisateur du monde est l'attraction. Les hommes sont mus par les passions, qui sont toutes bonnes car voulues par Dieu."<sup>36</sup> Si le moteur de la société est l'attraction passionnelle, ces passions, si l'on veut éviter l'affection névrotique, doivent être canalisées et dirigées vers des fins meilleures. Loin d'incriminer les passions, Fourier veut leur donner de l'importance et les libérer pour qu'elles soient utilisées sagement au sein de la société. Ainsi souhaite-t-il adapter le milieu à la nature humaine afin de permettre la double satisfaction des besoins sociaux et des passions humaines.<sup>37</sup>

Émile Zola est fort séduit par la pensée fouriériste qui cultive les passions naturelles de l'homme comme les forces mêmes de la vie et les érige en valeurs suprêmes.<sup>38</sup> Ces passions deviennent alors "des vertus sociales, des floraisons continues d'énergies individuelles."<sup>39</sup> Dans la mouvance fouriériste, Zola, à travers son double le docteur Pascal, donne l'image d'un

<sup>34</sup> Voir Becker, Gourdin-Servenièrre et Lavielle 109.

<sup>35</sup> Becker, Gourdin-Servenièrre et Lavielle 129.

<sup>36</sup> Becker, Gourdin-Servenièrre et Lavielle 158.

<sup>37</sup> Becker, Gourdin-Servenièrre et Lavielle 158.

<sup>38</sup> Émile Zola, *Travail*, in *Œuvres complètes*, vol. 8 (Paris: Cercle du Livre Précieux, 1968) 1982.

<sup>39</sup> André Daspre, "Vers les temps meilleurs, d'après Émile Zola, Anatole France et Jean Jaurès," *Cahiers Jaurès* 185 (2007): 97.

homme qui, loin de réprimer ces passions, sait au contraire les gérer et composer avec elles que ce soit dans le domaine du travail ou celui de l'amour.

La solution à la névrose est, pour Zola, la canalisation des passions. Une fois acceptées en effet, celles-ci ne se présentent plus en conquérantes ou en dominatrices; elles deviennent au contraire malléables et orientables vers des voies appropriées. C'est ainsi que l'affection névrotique peut être évitée.

## **Conclusion**

Aussi solidement qu'il le peut, Émile Zola ancre sa production romanesque dans les principes fondamentaux du naturalisme. Dans son souci de reproduire exactement la vie, il tente de faire de ses œuvres une réelle copie de la nature. Ses sujets, notamment empruntés à la physiologie, sont traités avec une précision de savant, car l'écrivain se nourrit de lectures scientifiques contemporaines qu'il fait en trois étapes, s'initiant d'abord aux écrits de Charles Letourneau, Prosper Lucas et Jacques Joseph Moreau, avant de se tourner vers Claude Bernard et plus tard Jules Déjerine, Cesare Lombroso, Ulysse Trélat et Jean Martin Charcot.

La passion de l'écrivain pour l'étude de l'hérédité nerveuse est particulièrement manifeste à travers le parcours romanesque de Thérèse Raquin, d'Adélaïde Fouque, de Marthe Mouret et de Pascal Rougon, personnages qui ont tous un rapport à la névrose et qui, face aux passions générées par cette affliction, en ont une gestion soit négative, soit positive. Afin de guérir les névroses qui gangrènent l'humanité, Zola propose alors la canalisation des passions.